

MOUVEMENT.NET

(/)



Thomas Hauert, © Thibault Grégoire.

[ENTRETIENS](#) [DANSE \(/teteatete/entretiens\)](#)
[POLITIQUE](#)

Percée helvétique dans les formations en danse

Thomas Hauert / Frédéric Plazy

La Manufacture à Lausanne est en train de sélectionner la première promotion de sa nouvelle formation supérieure en danse contemporaine. Frédéric Plazy, directeur de cet établissement très réputé dans le domaine théâtral, annonce « *une école-laboratoire où [...] les notions de créativité, d'autonomie et d'approche réflexive sont mises en avant* ».

Par Gérard Mayen
publié le 4 mars 2014

Entretien avec Thomas Hauert, chorégraphe suisse alémanique, installé à Bruxelles,

responsable de ce *Bachelor*, découlant des accords de Bologne et jusque là inexistant en Suisse.

Dans le texte où vous énoncez vos réflexions à propos de la nouvelle (et première en Suisse romande) formation publique supérieure en danse contemporaine, vous développez une critique sévère des classes traditionnelles de danse. Vous vous prononcez en faveur d'une autonomie du danseur dans son propre entraînement. Comment cela peut-il se traduire dans l'organisation des cours ?

Le plus souvent, les cours techniques sont en fait adossés à des références stylistiques qui ne sont pas clairement énoncées. Il en découle une vision restrictive, axée sur la reproduction d'un modèle formalisé, qui n'encourage pas l'autonomie dont le danseur a aujourd'hui besoin dans le champ contemporain. Plutôt que se focaliser sur un seul mouvement (par exemple un battement, ou un port de bras), je trouve beaucoup plus intéressant d'aborder des coordinations dans leur entièreté : par exemple, pouvoir gérer une chute.

Dans ma propre compagnie, l'un des danseurs est formé au Pilates, et cela m'a beaucoup fait réfléchir aux fonctionnements fondamentaux du corps humain, à comment celui-ci réagit profondément selon les sollicitations, comment fonctionne une coordination jusque dans le système nerveux. Si le danseur aborde son apprentissage avec ce type de compréhension, s'il développe sa propre conscience autonome du comment et du pourquoi de telle organisation de soi, alors il atteint une maîtrise beaucoup plus profonde, et plus disposée à l'adaptation.

C'est en fait plus efficace et plus rapide que ce que véhiculent les schémas clos et immuables qu'on répète sans les comprendre. Dans l'idéal, le danseur devrait être à même d'inventer personnellement son entraînement, en fonction de ses capacités, savoirs, projets. Mais nous continuerons de donner aussi des cours collectifs plus conventionnels, ne serait-ce que parce qu'il est très bénéfique d'assimiler ce qu'est un cours Cunningham, ou Graham, etc.

Par ailleurs vous prônez une créativité qui trouve sa source dans le capital dynamique sensitif et imaginaire du corps même. Comment cela peut-il se traduire sur le plan pédagogique ?

Le corps humain est d'une sophistication inouïe, qui ouvre, en soi, un potentiel infini d'imagination de nouvelles formes. C'est cette ressource qui doit être à la base du développement d'un artiste chorégraphique, en corrélation avec un environnement, un point de vue, des objets, des textes, etc. Le projet est donc à la fois de comprendre parfaitement les schémas qui soutiennent les fonctionnements d'un corps, mais de les détourner. Il faut sortir le corps de ses habitudes pour ouvrir des champs de découverte. Là est d'ailleurs la base de mon travail artistique de compagnie. En termes de formation, cela passe par le choix des intervenants, et par un recours privilégié à l'improvisation de recherche et d'expérimentation. L'étudiant y apprend à explorer et à exploiter au maximum son potentiel d'imaginaire corporel, au lieu de répéter des modèles prescrits.

Tels que définis par les accords de Bologne, les formations supérieures en danse doivent comporter un volet théorique important, valant reconnaissance en termes de diplôme universitaire. C'est ce que vous mettez en place avec le département des arts de l'université de Berne. Mais dans vos intentions vous dites vouloir

éviter que la formation théorique débouche indirectement sur une restauration de la coupure traditionnelle entre corps et esprit. Comment comptez-vous vous y prendre ?

Il faut qu'un professeur de danse animant un atelier en studio sache éveiller la curiosité des étudiants, et les pousser à opérer des liens entre ce qu'ils sont en train de pratiquer physiquement et les mises en perspective esthétiques et d'histoire de l'art. Réciproquement, un professeur d'histoire de la danse doit savoir provoquer l'envie de la mise en œuvre pratique, de l'expérimentation, à partir de son apport théorique.

Un cours technique devrait déboucher sur des discussions, des pistes de lecture, des débats critiques. Et vice-versa. En danse, nous avons la chance qu'une dimension de plaisir anime la pratique, et il serait désolant que les étudiants perdent leur enthousiasme au moment d'aborder des éléments théoriques qui leur paraîtraient rébarbatifs.

J'ai moi-même été instituteur à mes débuts. J'ai alors été marqué par les théories de Rudolf Steiner qui établissent comment un apprentissage réussit beaucoup mieux s'il va chercher le sujet dans le mouvement d'un véritable plaisir d'apprendre, en cultivant des curiosités puisant dans des pratiques et des ressentis.

On ne conçoit plus une pratique artistique contemporaine qui soit confinée dans un seul champ disciplinaire. Comment comptez-vous confronter vos étudiants aux enjeux des autres domaines d'expression ?

Le fait d'être une filière nouvelle au sein d'une école de théâtre déjà très réputée et novatrice constitue un premier atout sur ce plan. Je sais pouvoir compter totalement sur l'enthousiasme de Frédéric Plazy, directeur de la Manufacture. Du côté de la musique, j'ai moi-même un engagement artistique très fort : je considère que le danseur est musicien, qu'il en aille de la dimension foncièrement corporelle de l'usage de la voix, ou de l'accès à la production et la composition du son, aujourd'hui tellement facilitées par les outils informatiques. Du côté des arts visuels, je constate l'existence à Lausanne d'une école d'art très intéressante, avec laquelle je souhaite des échanges. Je note aussi que la scène chorégraphique suisse romande comprend des personnalités telles que La Ribot, Cindy Van Acker, Philippe Saire, très disponibles aux croisements avec les arts visuels.

Votre nouvelle formation a passé accord de partenariat avec la célèbre école PARTS de Bruxelles. Vous y avez vous-même enseigné avec régularité. Qu'est-ce que vous aimeriez reproduire de ce qui s'y passe ? Qu'est-ce que vous aimeriez faire différemment ?

La question ne se pose pas en ces termes. Il ne s'agit ni d'imitation, ni de copier-coller. Ne serait-ce qu'en termes de contexte, il n'y a aucune comparaison possible entre les contextes de vie artistique à Bruxelles et à Lausanne. PARTS est d'autant moins à saisir comme un modèle figé, que cette formation connaît elle-même de grandes évolutions depuis quelques années.

Pour l'heure, les équipes de PARTS nous fournissent des conseils extrêmement précieux pour la conception des espaces nouveaux qui vont être édifiés à la Manufacture. Le lieu qu'ils ont intégralement créé à Bruxelles est très intéressant dans la conception des studios, des circulations, de la vie quotidienne... Ils ont un énorme savoir-faire dans l'organisation, la mise au point des programmes, etc. A partir de quoi, tout diverge : nos jurys d'audition ne sont pas les mêmes, nos critères de sélection pas forcément les mêmes, nos programmes non plus, etc.

A cette question, je ne puis donc répondre qu'en soulignant la couleur particulière que nous allons rechercher à Lausanne. Cela touche aux points que nous venons d'aborder : une conception particulière de l'entraînement du danseur, du développement de sa créativité, et du lien de sa pratique à la théorie. Mon objectif étant que de cette nouvelle formation sortent de jeunes artistes très divers, surtout pas indexés sur des styles institués, dotés d'une grande ouverture esthétique, armés pour opérer des liens, et se rendre disponibles sans se perdre.

Propos recueillis par Gérard Mayen

Bachelor in Contemporary Dance. La Manufacture. Lausanne. Formation sur trois ans (langues française et anglaise). Dépôt des dossiers d'inscription jusqu'au 14 mars pour l'audition sur place, jusqu'au 17 avril pour l'audition à Bruxelles.